

> **Mot à mot** Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

Les bourrasques font chanter la canopée dressée au-dessus la Fondation Michalski. Les Alpes, au loin, sont voilées. Mais Nathalie Yot a le temps de découvrir la vue depuis sa cabane, elle y est en résidence d'écriture pour un mois. La veille, à peine arrivée, elle a inauguré son séjour par une lecture musicale: avec le compositeur Denis Cassan, elle forme le duo de poésie électronique Natyotcassan: «Les textes de l'auteure se posent sur le *beat* des machines comme des glaçons sur la braise», annonce leur site internet.

Des glaçons en forme de chansons, de poèmes et de romans. Nathalie Yot a d'abord fait des études d'architecte à Montpellier. «Mon diplôme, je l'ai mis dans un tiroir et je ne l'ai plus ressorti. On rêve de grands monuments, de musées et on se retrouve avec plein de contraintes – préparer des concours qu'on ne gagne pas, remplir des dossiers, tenir compte de la politique, aller à des cocktails avec le maire... Pendant mes études déjà, et après pendant une dizaine d'années, j'ai fait partie d'un groupe de rock, Swat, qui a eu un certain succès, on a fait des disques, voyagé, donné des concerts. Mais je n'étais pas assez bonne chanteuse. J'ai choisi l'écriture.»

Une vie semi-nomade

Nathalie Yot opte donc pour les mots, en compositions rythmées, musicales, qui se prêtent à l'oralité mais vibrent aussi sur la page, édités en recueils par des maisons dont les noms eux-mêmes forment poèmes: La Boucherie littéraire, Le Pédalo ivre, Editions Gros Textes, Maelström... Elle vit désormais en semi-nomade, au gré des résidences, des bourses, des ateliers d'écriture, des lectures et des performances avec musiciens et parfois danseurs. «Les gens aiment écouter de la poésie même s'ils en achètent peu. Il y a désormais beaucoup de lieux qui permettent de gagner trois ronds avec la littérature, comme ces Maisons de la poésie qui s'ouvrent un peu partout.»

En 2018, paraît un premier roman, *Le Nord du monde*, un récit vibrant dont le critique Claro dit, dans *Le Monde*, «cette fuite en avant, Nathalie Yot la rend sensible par des phrases courtes, qui sont comme autant de pas trébuchés, car à chaque avancée, ce qui est accompli, c'est une certaine excavation des sensations et des pensées, une façon de fouiller l'instant afin de pouvoir passer au suivant.»

On pourrait en dire autant du deuxième, *Tribu*, dont le rythme progresse par à-coups et saisissements. Au centre, la figure d'une violoncelliste, Elvire. L'auteure, venue du rock et de la musique électronique, connaît-elle aussi la musique classique? «Pas du tout! J'écris pour explorer des territoires où je ne suis jamais allée, j'apprends en écrivant. Le roman est plus compliqué que la poésie, il offre moins de liberté, exige de la crédibilité. Pour *Tribu*, un ami, violoniste à l'orchestre de Montpellier, m'a initiée au fonctionnement de l'orchestre, à l'organisation des pupitres, au rôle du chef – ses colères, ses humeurs. Je suis allée à l'Opéra, j'observais tout comme une petite souris. Ce qui m'intéressait, c'est de comprendre comment un individu s'intègre à la musique commune.»

Affrontement à huis clos

On voit d'abord Elvire en soliste, jouant une suite de Bach, puis à Rouen, s'efforçant de plier sa nature rebelle à l'autorité du chef et à la camaraderie de l'ensemble. «Une question de pouvoir, de domination, de collaboration, de soumission: comment on trouve sa place, comment on «fait tribu» mais aussi comment on en arrive parfois à se détacher du corps social.»

Autour d'Elvire gravitent deux autres figures: Yann, enfant gâté, prêt à tout pour retenir l'attention et conserver l'amour de la musicienne, et Mina, une femme de ménage marocaine. Dans l'euphorie égoïste de la passion, Elvire s'empare de Mina, rencontrée dans un café, et lui confie la mission de veil-

«Ce qui m'intéresse, dans l'écriture, bien plus que l'histoire, c'est la langue. Idéalement, j'aimerais faire un livre qui ne raconte rien»



Nathalie Yot à la Fondation Michalski, à Montricher. En résidence jusqu'au 3 mai prochain, elle travaille à son troisième roman. (Matthieu Zellweger/Haytham Pictures)

Roman

«La chair humaine, ça me dirait bien d'y goûter»

Bravant les tabous, «Tribu» met en scène les rapports de pouvoir et de soumission au sein d'un orchestre ou d'un groupuscule humain. Rencontre avec son auteure, Nathalie Yot, également poétesse et performeuse, en résidence à la Fondation Michalski

Isabelle Rüf

ler sur ce gamin de Yann pendant qu'elle s'acclimatait à l'orchestre. Mina est venue en France en quête d'une liberté qu'elle n'a pas trouvée. «J'ai écrit une pièce pour le théâtre amateur, avec des femmes de ménage, du Maghreb, cette expérience m'a inspirée. Il y a de la lutte des classes dans cette histoire, c'est sûr. Au premier abord, Mina est exploitée, mais les rapports de force évoluent. Elle et Yann deviennent des frères ennemis, embarqués dans la même aventure.»

Mina est la seule qui dit «je» et qui semble consciente des dangers du jeu qui se joue au sein de cet étrange trio. Pendant qu'Elvire cherche sa place dans l'orchestre avec force soubresauts et coups d'éclat, Yann et Mina s'affrontent à huis clos dans un rapport de forces fluctuant.

Main qui caresse et qui frappe

«Tribu parle aussi des débordements, de la part sauvage, animale, à l'intérieur de soi. Elle est en général contrainte par la morale. Mais n'importe quelle mère pourrait tuer sans hésiter pour protéger son enfant. Cette part animale, c'est un instinct à développer», précise Nathalie Yot. Après avoir tout donné en concert, le corps d'Elvire déborde, gonfle, souffre. Elle mord qui l'approche. Des pulsions inavouables l'agitent, l'inquiètent et la fascinent. Elle rêve de chair fraîche, de festins de viande humaine. Le thème de la dévoration parcourt le livre. «Où trouve-t-on la vigueur d'exister sinon dans les autres, dit l'auteure, nous les utilisons, nous les mangeons symboliquement. J'ai aussi pensé à l'allégorie de l'hostie et de la communion de tous. Mais manger l'autre, concrètement, c'est une idée qui ne me dégoûte pas. Il existe, dans certains groupes humains, des rituels de deuil qui permettent de manger ses parents – faire rentrer en soi ceux dont nous sommes sortis, ça me paraît beau. Si ce n'était pas moralement interdit, pour tout avouer, la chair humaine, ça me dirait bien d'y goûter! Pas au prix du crime, quand même.»

Sans dévoiler les surprises de *Tribu*, on peut révéler que le tabou de l'anthropophagie est cerné de

très près, avec hardiesse, humour burlesque et violence aussi, au risque de la santé mentale et de l'intégrité physique des membres du trio.

Comme l'indique le beau dessin de couverture, *Tribu* est une histoire de mains. Elvire et Mina ont en commun de vivre de leurs mains. Ici, la main à archet vaut la main à balai. Main du chef qui unit et soumet. Main qui caresse et qui frappe, qui blesse et qui soigne, qui éloigne, se tend et appelle, symbole du lien tribal. Comme le formule Mina: «Il faudrait qu'on s'appartienne tous. On a perdu ça. L'idée de la tribu. Un lien commun entre nous. Sans rien se devoir. Juste la sensation d'appartenir les uns aux autres. Pour ne pas lâcher prise. Jamais.»

Cette solidarité, elle l'a connue entre femmes, au Maroc, mais c'était au prix de la liberté. Dans cette aventure à trois, le rôle de victime lui est attribué d'entrée. Avec finesse et bon sens, elle saura déjouer ce piège. Grâce à la musique, elle qui a grandi au son de l'oud comprend la fascination qu'Elvire exerce sur son entourage et accepte de se mettre au service de cette beauté. Trouver la bonne distance entre les êtres, un espace pour chacun, un lien entre tous, c'est l'utopie de ce livre étonnant dont la fin reste ouverte.

A Montricher, dans ce cadre imposant qu'elle apprécie de son œil d'architecte, Nathalie Yot travaille à son troisième roman. «Je n'ai pas épuisé les questionnements sur ce qui fait communauté. Le recueil, *Ils* (La Boucherie littéraire, 2021) est composé de textes sur nos activités communes – supermarché, enterrements, randonnées... Le roman en cours pourrait s'intituler «Bercail». C'est un huis clos. Une histoire de famille. Une femme rentre chez ses parents après une longue absence. On ne sait pas pourquoi, moi-même je ne le sais pas. Personne n'ose parler, il y a trop de non-dits. L'idée m'est venue d'une pièce de Nathalie Sarraute, *Le Silence*. Ce qui m'intéresse, dans l'écriture, bien plus que l'histoire, c'est la langue. Idéalement, j'aimerais faire un livre qui ne raconte rien. Mais c'est difficile de ne parler de rien dans un roman», conclut-elle avec un sourire. ■



Genre Roman
Autrice Nathalie Yot
Titre Tribu
Editions La Contre Allée
Pages 176